

ROGER
FRISON-ROCHE



**PEUPLES
CHASSEURS
DE L'ARCTIQUE**

*
NAHANNI

RÉCITS

ARTHAUD

Extrait de la publication

ROGER FRISON-ROCHE

PEUPLES CHASSEURS DE L'ARCTIQUE

* NAHANNI

RÉCITS

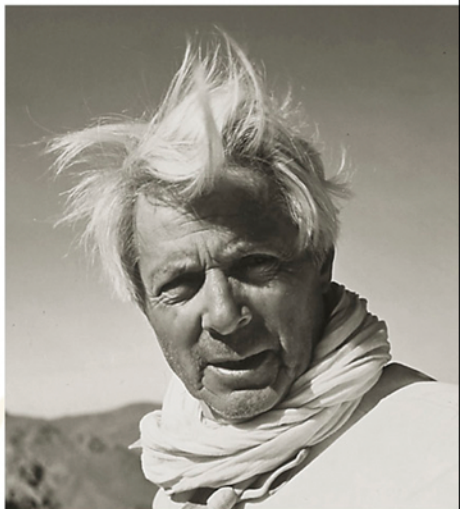
Pour la première fois réunis en un seul volume, *Peuples chasseurs de l'Arctique* et *Nahanni* sont les deux grands récits des aventures canadiennes de Roger Frison-Roche.

En 1966, l'écrivain décide d'aller à la rencontre des Indiens du Grand Lac des esclaves aux côtés de son complice, le photographe Pierre

Tairraz. Les voilà donc partis pour quelque deux mille kilomètres en traîneau dans les déserts glacés du Grand Nord. Trois mois durant, ils supportent des températures entre -30°C et -40°C et découvrent une vie de chasseurs aux antipodes de la leur.

Profondément marqués par ce premier voyage, les deux hommes éprouvent, trois ans plus tard, l'irrépressible besoin de revenir sur leurs pas et envisagent cette fois de remonter en canot le cours de la redoutable Nahanni. Ce récit d'aventures mythique, écrit au retour de l'expédition, suscite toujours autant le frisson et nous fait découvrir les horizons d'une terre mystérieuse et hostile, dont les noms évocateurs – la porte des Enfers, la chaîne des Funérailles... – rappellent sans cesse l'omniprésence du danger.

Photo : © Pierre Tairraz



ARTHAUD

Extrait de la publication

Peuples chasseurs
de l'Arctique

*

Nahanni

© Flammarion, Paris, 2012
87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13
© Arthaud, 1966, 1969

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-5007-9

Roger Frison-Roche

Peuples chasseurs
de l'Arctique

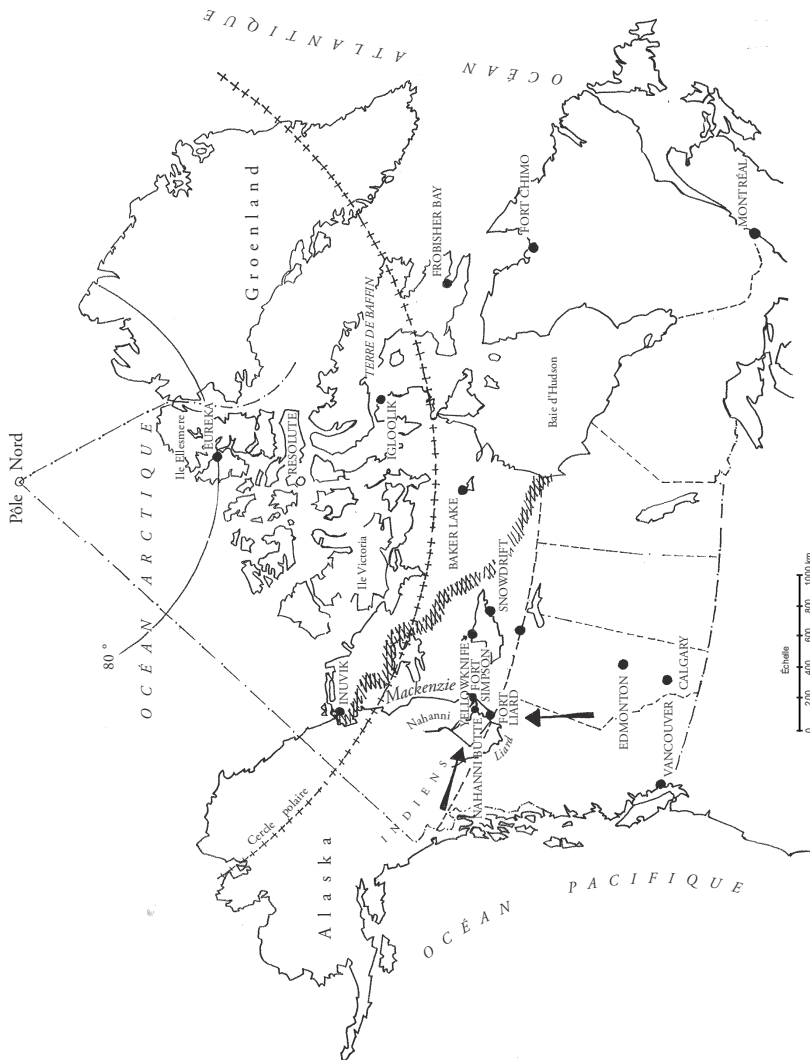
*

Nahanni

ARTHAUD

Peuples chasseurs de l'Arctique

LE GRAND NORD CANADIEN



I

LES INDIENS
DE LA TAÏGA

I

PROLOGUE À L'AVENTURE

NOUS volons à la poursuite du soleil.

Il y a six heures, nous quittons la France. Le Boeing d'Air France approche maintenant des côtes de Terre-Neuve. Par les hublots, nous voyons fuir à une vitesse vertigineuse, sous le ciel tavelé de légers nuages de beau temps, les premiers icebergs : mouettes jouant parmi l'écume des vagues. Bientôt, tout s'immobilise, les grands courants se dessinent en filigrane transparent sous le pack des glaces, la banquise fige l'estuaire du Saint-Laurent. Au sud du fleuve, le damier des champs enneigés couvre la grande plaine, et sur cette immensité d'étranges collines en forme de pyramides se dressent comme des hauts lieux de prière. Au nord, la forêt touffue des Laurentides vient mordre le fleuve, préfigurant déjà les terres stériles.

Le paysage court sur nous, projetant quelques détails qu'on a le temps de fixer sur la rétine. Montréal est sous nos ailes, avec ses trois ponts gigantesques, sous lesquels des cargos de haute mer sont pris dans les glaces. Un amas de gratte-ciel lutte de hauteur avec la colline sacrée du Mont-Royal ; des rues infinies se coupant à angle droit dessinent le plan idéal de l'agglomération.

L'aérodrome est tout proche. Moderne, fonctionnel.

Qu'on soit à Orly, à Montréal, au Caire, tout est pareil. Nous retrouvons les mêmes visages de voyageurs allant à pas pressés

Peuples chasseurs de l'Arctique

vers leur destin à travers des couloirs sans fin, maugréant contre les lenteurs de la douane, des bagages. Passons...

Une surprise cependant.

Des journalistes nous attendent. De la presse écrite, de la radio, de la télévision, la majorité appartient à des quotidiens de langue française, quelques-uns à la presse anglaise. Les questions fusent :

«Que venez-vous faire au Canada? Allez-vous parler du Québec? De l'Exposition? Donner des conférences?» Ma réponse vient comme une douche froide :

«Nous sommes venus filmer la vie des derniers peuples chasseurs : Indiens et Eskimos!

— Encore! Qu'est-ce qui peut bien vous intéresser dans la vie de ces sauvages? Ah! Vous êtes bien français! Le Canada c'est pour vous *Maria Chapdelaine* et *Gentille Alouette*. De ce folklore, nous souffrons, monsieur, le Québec est en pleine expansion! Vous verrez, nous accomplissons des travaux gigantesques... nous...

— Je sais, messieurs, mais d'autres l'écriront. À chacun sa partie. Nous reviendrons sans doute un jour pour mieux connaître le Canada, le vôtre, c'est-à-dire celui qui est cultivé, habité, industrialisé; mais pour cette fois, nous devons gagner rapidement les territoires du Nord-Ouest.»

La conférence s'achève; surmontant leur déception, mes confrères canadiens se montrent alors d'une gentillesse extrême. Puisqu'il en est ainsi, autant m'aider. Et chacun de me donner des conseils, de me proposer une rencontre utile : «Connaissez-vous un tel, il faut le voir, et aussi X; et puis, ne quittez pas Montréal sans prendre contact avec Y. Il connaît tout de l'Arctique.»

À peine arrivés, nous avons déjà dix rendez-vous sur notre agenda. Je ne pense pas qu'il existe au monde un autre pays aussi hospitalier, à l'accueil aussi cordial. Même pour un Français! Car il ne faut pas croire que nous jouissions là-bas d'une estime démesurée. Pour les Canadiens et surtout pour les Canadiens français,

Prologue à l'aventure

la France (comme l'Angleterre d'ailleurs) est un tout petit pays... et qui prétend régenter la politique mondiale. Vue d'ici en effet la France est bien petite. Le Canada est par sa superficie la seconde puissance mondiale, après l'URSS, avant la Chine et les États-Unis. À lui seul, plus grand que l'Europe! Mais l'espace est une chose et la vie du pays une autre. Sur cet immense territoire de près de dix millions de kilomètres carrés, trois dixièmes seulement sont cultivables le long de l'étroite bande qui sépare les États-Unis du Canada sur près de six mille kilomètres de distance.

Le Québec, «La Belle Province», couvre 1 540 000 kilomètres carrés soit trois fois la superficie de la France, mais il n'a que cinq millions d'habitants. S'il était peuplé à la densité de la Belgique, il aurait cinq cents millions d'habitants!

Sur l'ensemble du territoire canadien vivent près de vingt millions d'habitants : le tiers de la population de la Grande-Bretagne.

Les chiffres parlent, et si l'on veut se pénétrer du Canada, le comprendre, comprendre ses habitants, le cloisonnement étroit qui d'une province à l'autre sépare le Canada français du Canada anglais, il faut toujours avoir à l'esprit les distances et l'axe de déplacement. Celui-ci s'est effectué uniquement vers l'ouest jusqu'à la Colombie-Britannique, le long de la frontière des États-Unis; le climat arctique s'indente profondément jusqu'à proximité des grandes villes. La forêt et les lacs couvrent la majeure partie de ces immenses plaines rabotées durant la période glaciaire. Montréal est sous le 45^e parallèle soit à la latitude de Valence et du Puy! Son climat est celui de Stockholm. À cinquante kilomètres au nord de Montréal commence la forêt semi-arctique! Le nord de la terre d'Ellesmere, sous le 83^e parallèle, est à sept cents kilomètres du pôle Nord et à cinq mille kilomètres de Montréal! La distance est plus courte de Paris à Montréal que de Montréal à Vancouver!

On comprendra mieux notre désarroi, nos hésitations, notre dépaysement, en constatant ce qui nous attendait pour réaliser

Peuples chasseurs de l'Arctique

notre film. Des voyages au bout de la Terre dans des immensités vierges à nulles autres pareilles. Nous nous étions jetés dans une aventure sans fin, allons-nous nous en tirer? Par la suite ces distances, cet éloignement, le manque de moyens de communication m'ont mieux fait comprendre pourquoi la majorité des Canadiens et surtout des Canadiens français du Québec ignorent tout des Territoires du Nord, sinon que pour eux, un Eskimo ou un Indien représente le citoyen coûtant le plus cher à l'État fédéral!

Montréal!

Ville champignon en plein bouleversement, où les gratte-ciel poussent en six mois! Dirais-je à ma courte honte que je mettais le pied pour la première fois sur le continent américain? Que dès lors l'urbanisme d'une grande ville américaine m'échappe complètement. On a beau avoir lu et relu sur ces métropoles, la réalité dépasse l'imagination. Ces immenses artères se coupant à angle droit, le bloc gigantesque des buildings de la place Ville-Marie, cette place qui recouvre une ville souterraine climatisée grande comme un quartier de Paris, tout cela me dépayse, me choque. Je n'ai guère de goût pour habiter les cités, fussent-elles les plus belles du monde, et je crois qu'en Europe nous avons le choix, mais les nôtres sont des agglomérations humaines, avec boutiques, vieilles maisons, vieux palais, monuments, tout ceci lié, soudé par des siècles, voire un millénaire de continuité de présence humaine. Montréal ne m'offre que le spectacle de ses gratte-ciel, dominant des terrains vagues et des démolitions, en plein centre de la ville : terrains sur lesquels très prochainement s'érigeront en vue de l'Exposition de nouvelles constructions babyloniennes, des échangeurs de route impressionnants. J'arrive un an trop tôt!

Le soir tout change, tout s'illumine, tout vibre, tout vit; c'est la féerie américaine des enseignes au néon, des projecteurs, des mille fenêtres scintillantes. Les espaces en construction, si laids le jour, entourent d'une zone d'ombre les jets de lumière des grands édifices.

Prologue à l'aventure

Montréal? À voir la nuit, du haut d'un gratte-ciel, ou plutôt du sommet de la colline de Mont-Royal, dans la douceur d'une soirée de juin.

À notre retour, nous irons visiter Québec, la ville-musée, pleine de grâce désuète et de charme avec ses rues qui sont des rues, des rues qui tournent, qui montent et qui se croisent n'importe comment, offrant des échappées sur le paysage du Saint-Laurent, l'un des plus beaux du monde. C'est bien ça le Canada d'autrefois, l'autre n'est plus canadien, il est américain; il n'est pas français, il copie les États-Unis, mirage et rêve de sa nouvelle population. Il y a là un problème passionnant à étudier, qui décevra beaucoup ceux qui croient que le Canada est une terre française, encore que notre langue y ait été préservée.

Les Canadiens du Québec parlent français mais pensent américain; ils ont sans doute raison.

Notre voyage se passe dans les territoires du Nord-Ouest soumis à l'administration fédérale; les autorisations à obtenir dépendent directement d'Ottawa, et de la direction des Territoires du Nord.

L'organisation de cette expédition privée a duré plus d'un an. Que de lettres échangées avec M. Trottier, attaché culturel à l'ambassade du Canada à Paris, et *the right man in the right place*: Mr Hyslop, directeur adjoint des Territoires du Nord!

Au début chacun pensait que, comme tant d'autres qui m'avaient précédé, j'allais entreprendre un voyage de grand tourisme et d'information dans l'Arctique, en utilisant les lignes d'avion, et en me posant dans les bases confortables qui ne manquent pas, où j'aurais tout loisir de satisfaire mon goût du folklore! Notre désir était tout autre: partir des bases et vivre la vie des derniers peuples chasseurs de la terre, c'est-à-dire ceux qui jusqu'à notre époque vivent uniquement du produit de leur chasse, pour se nourrir, se vêtir et se maintenir.

Ce sont, dans les régions de l'Arctique canadien, les Indiens et les Eskimos.

Peuples chasseurs de l'Arctique

Si les Eskimos – et particulièrement ceux du Groenland – sont connus et popularisés par l'image et le livre, l'Arctique canadien conserve les dernières réserves d'Eskimos chasseurs, pratiquement sans contact avec notre civilisation.

Encore m'avait-on averti :

« Vous verrez ! Il n'y en a plus guère ! L'installation des bases américaines, la DEW Line, sur le 69^e parallèle, en les fixant et en leur faisant connaître notre civilisation les a pratiquement transformés ! »

Les plus pessimistes me disaient : « Ils sont déchus dans leur race ! »

Quant aux Indiens, généralement on me répondait :

« Quoi ? Il y en a encore des Peaux-Rouges ? Avec des plumes, la danse du scalp ? »

S'il n'y a plus de danse du scalp, ni de plumes d'aigles, si les Indiens s'habillent comme quiconque vit dans le Grand Nord, ils existent néanmoins et peuplent l'immensité du bush canadien. Cette taïga semi-arctique, délimitée au sud par les prairies, naguère couverte de bisons, et maintenant de champs de blé ondoyant à perte de vue, s'achève au nord par la ligue sinueuse de la limite forestière, la *Tree Line*, qui descend capricieusement, sans tenir compte de la latitude, coupant en biais le Canada, du fond de la baie d'Hudson, jusqu'à l'embouchure du Mackenzie sous le 69^e parallèle.

Dans la forêt, les Indiens !

Dans les Barren Lands, les terres stériles gelées en permanence, les Eskimos du continent, du *Mainland*, connus quelquefois sous le nom d'Eskimos du Caribou.

Je n'avais ni le temps ni les moyens financiers de parcourir un territoire plus grand que l'Europe de l'Atlantique à l'Oural ! Il me fallait choisir, et c'est avec un plan bien préparé que je me présentai par une froide et très belle journée du début de mars 1966, à la direction des Territoires du Nord à Ottawa. Ses dirigeants me reçurent avec chaleur, et, compte tenu de la lente

Prologue à l'aventure

préparation qui avait précédé, me réservèrent une excellente surprise. Le même jour une conférence réunissait autour de moi tous les chefs de service intéressés, et les spécialistes du Grand Nord, administrateurs, directeurs de la Chasse et des Réserves, attachés des Affaires indiennes et eskimos.

Tout devenait alors très clair et très précis.

Pour ne pas disperser nos moyens, nous décidâmes, Pierre Tairraz et moi, de scinder notre voyage en deux expéditions. Mars et la première quinzaine d'avril seraient consacrés aux Indiens, et du 15 avril à fin mai nous irions chez les Eskimos. C'était logique, car dans les deux cas, nous nous trouverions encore dans les conditions hivernales favorables à nos projets.

« Vous choisissez l'époque la plus dure, me fit-on observer. En ce moment il fait encore -35°C sur le lac des Esclaves, et -40°C à -50°C dans l'Arctique. De plus, c'est la saison des vents, et le blizzard est un ennemi terrible! Enfin, les conditions de chasse ne sont pas toutes réunies! »

Certes, il eut été plus facile de visiter l'Arctique en été! Si les froids y sont parfois vifs, ils ne durent pas. Il fait jour vingt-quatre heures sur vingt-quatre; enfin, en juillet, août et septembre, l'Arctique canadien pullule de gibier! Mais nous estimions que pour rendre avec précision et véracité la vie des peuples chasseurs, il fallait aller vivre avec eux l'une des périodes les plus difficiles de l'année, précisément celle que nous avions choisie.

Peut-on connaître le Sahara si on ne l'a traversé que durant les mois d'hiver?

Nous étions un peu présomptueux! Notre grande accoutumance au froid des régions alpines, qui nous avait fait subir des vents du nord, par -40°C sur le mont Blanc, nous paraissait un entraînement suffisant; Pierre, pour sa part, avait passé, tant avec Lionel Terray qu'avec Rébuffat, de nombreuses nuits en igloo à plus de quatre mille, et je savais que sa résistance au froid était exceptionnelle; enfin, nous apportions notre équipement d'altitude qui avait si bien servi nos camarades de l'Himalaya ou des Andes.

Peuples chasseurs de l'Arctique

Mais il fallait écarter l'idée séduisante de séjourner dans les postes. Ce que nous voulions, c'était participer aux expéditions de chasse, vivre réellement la vie des Indiens et des Eskimos, nous incorporer à eux si possible dans leurs déplacements, essayer de les comprendre !

« Avec les Indiens, vous aurez des ennuis ! nous avait-on prévenu. Ils sont primesautiers, versatiles... mais avec les Eskimos, tout ira bien, c'est un peuple qui rit toujours ! »

Nous devons vérifier que la vérité était tout autre.

Après cette conférence, des coups de téléphone magiques nous apprenaient que nous pourrions loger à Snowdrift, petit village indien du lac des Esclaves, dans la hutte des Affaires indiennes, et y préparer notre expédition. Partout les gens compétents étaient avisés de notre passage. Ils devaient par la suite aplanir bien des difficultés.

Je parlais sans crainte et sans arrière-pensée.

« Tu verras ! disais-je à Pierre, ça se passera comme au Sahara. On y va avec des papiers et des recommandations officielles, mais l'important c'est d'obtenir la confiance et l'amitié des gens sur place. S'ils nous jugent bien, ils feront tout pour nous. Dans le cas contraire, nous recevrons l'accueil officiel... c'est tout. »

Oui ! l'amitié devait aplanir et résoudre bien des problèmes.

Pourquoi avoir choisi Snowdrift ?

Snowdrift est une agglomération, récente, elle date de cinq ou six ans ! Le gouvernement canadien y a construit une école ; on y trouve un comptoir de la Compagnie de la baie d'Hudson et une mission catholique. Comptoir, école, mission, c'est la trilogie canadienne du Grand Nord. Elle a pour but de rassembler ces éternels nomades que sont les Indiens ou les Eskimos afin de les scolariser, les soigner, les adapter peu à peu à une nouvelle existence. Naguère, il y a une quinzaine d'années seulement, ces immenses Territoires du Nord-Ouest étaient pratiquement inconnus. Seuls quelques postes de la police montée canadienne (la légendaire RCMP) et surtout les comptoirs de la *Bay*

Prologue à l'aventure

permettaient le contact entre les populations fuyantes de la forêt ou de la banquise. Puis il y eut la guerre, et surtout l'après-guerre, avec la stratégie mondiale, la construction de nombreuses bases militaires américaines, constituant un réseau de détection parfait à la limite nord du continent américain : la DEW Line! Dès lors on explorait l'Arctique en détail et depuis dix ans la découverte des importantes ressources minières du Nord-Ouest transforme ce pays comme sans doute se transforme la taïga sibérienne...

Le Canada des missionnaires, des cavaliers au dolman rouge, des trafiquants de fourrures, a vécu. Un bouleversement total s'y opère. Nous assistons à la fin d'un monde, à la naissance d'une nouvelle forme de vie. Il était temps d'enregistrer les derniers soubresauts de ce qui constitua durant plusieurs millénaires sans doute, la vie primitive de l'homme aux prises avec le froid et la faim.

De Montréal à Edmonton, capitale de l'Alberta, il y a quatre heures de Boeing, 3 500 kilomètres!

Quatre heures qui font réellement passer d'un monde à un autre.

Edmonton, 400 000 habitants, est la capitale du nouveau Far West canadien.

Elle s'étale dans l'immense plaine, au rebord de la rivière Saskatchewan, aussi large et aussi longue que le Danube. Elle pousse, elle croît, elle bouge. C'est la ville des émigrants, des non-conformistes. Ici quiconque sait travailler et veut travailler, fait rapidement fortune. Il suffit d'avoir une spécialité : être maçon, charpentier, plombier, ingénieur. Avant tout, être un technicien. Il y a peu d'avenir ici pour les intellectuels. On n'a pas encore eu le temps de penser ; la fièvre des affaires monte chaque jour. Chaque jour se construisent de nouveaux buildings, chaque jour s'ouvre ou se prolonge une avenue, car Edmonton, c'est la porte du Nord. D'ici part la route de

Peuples chasseurs de l'Arctique

l'Alaska qui traverse le territoire du Yukon, la route de l'Arctique également qui rejoint à Hay River, la grande voie fluviale du Mackenzie. C'est la route de l'or, des minerais précieux et rares, empruntée par des centaines et des centaines de gigantesques convois routiers.

Nous arrivons tard le soir au Mc Donald, caravansérail de luxe, et nous craignons de faire piètre figure en anoraks, chandails et culottes, au milieu des salons somptueux qui nous accueillent sitôt franchi le porche de l'hôtel. C'est mal connaître l'Ouest : «Soyez les bienvenus!» nous dit le portier chamarré comme un amiral. Nous dînons au son d'un orchestre de chambre, dans le luxe des bougies et des tapisseries; dans la salle se presse une assistance mélangée et sympathique : des couples en tenue de soirée, habits et robes longues, voisinent avec une table de pionniers retour du Nord ou y partant, et ceux-ci portent chemises de cow-boys et pantalons de velours. Personne n'y prête attention. C'est ici chose normale.

Une neige fine tombe sur la ville accompagnée d'un vent violent.

Nous devons changer d'avion pour emprunter une ligne privée qui dessert tout le Nord-Ouest, d'Edmonton à l'Arctique. Elle part d'un aérodrome en plein centre de la ville. Au Canada, dix, douze compagnies privées assurent des services réguliers ou «chartent» des avions. Excusez-moi d'employer ce vieux mot français devenu un anglicisme, mais «charter» est vraiment passé ici dans le domaine populaire. N'importe qui peut louer un avion, du plus petit au plus gros, pour son usage personnel et la destination qu'il désire, et nous aurons souvent recours à ces avions privés, car c'est le seul et unique moyen de se déplacer rapidement dans le Nord.

Pour le moment, il s'agit de gagner Fort Smith, chef-lieu administratif du district du Mackenzie, sur le 60^e parallèle, formant la limite sud des Territoires du Nord. Un DC-4 doit nous y emmener. On se rend au terrain quinze minutes avant le départ.

Peuples chasseurs de l'arctique - Nahanni

II. LES INDIENS DU P. MARY	369
I. De Fort Simpson à Nahanni Village	371
II. Sur la rivière Liard	387
III. Fort Liard	401
IV. L'ascension de la Butte.....	419
V. Veille d'armes	433
III. LES CANYONS DE LA NAHANNI.....	441
I. Hot Springs et ses habitants.....	443
II. Premier canyon Vallée des hommes morts	461
III. Deuxième et Troisième canyon La "Porte"	479
IV. Traversée de la Porte de l'Enfer Les chutes Virginia .	499
V. Retour à Hot Springs	515
VI. Fort Smith et la réserve des Bisons	527
Notice.....	539

N° d'édition : L.01EBNN000225.N001
Dépôt légal : janvier 2012